

secoue horriblement.

— Vous seriez bien plus secouée si vous n'étiez pas serrées les unes contre les autres ! dit le blanchisseur.

— C'est juste, répond Cézarine, chaque chose a un bon côté, et je vois que madame Flambard, qui est moins gênée, fait parfois des bonds qui me font craindre de la voir sauter dehors.

En effet, la veuve ressentait des cahots qui l'enlevaient de dessus sa banquette et la faisaient presque toujours retomber sur les genoux du blanchisseur. Celui-ci est un vieux ridé, qui n'a pas l'air aimable ; il murmure :

— Dites donc, madame, pourquoi donc que vous vous jetez comme cela sur mes genoux ?

— Est-ce que vous croyez, blanchisseur, que je le fais exprès ?... Je vous trouve encore plaisant ce sont les cahots de votre voiture qui me font sauter ainsi. J'aime encore mieux sauter sur vos genoux que dehors.

— Il faut tâcher de vous tenir mieux... parce que, voyez-vous, quand vous êtes sur moi, ça me gêne pour conduire Bibi...

— Il va bien lentement, Bibi, dit Cézarine ; est-ce que vous ne pourriez pas le fouetter un peu ?

Ça n'y ferait rien du tout !... Bibi a son allure, voyez vous ; les bêtes, c'est comme nous autres ; on se fait une manière d'aller, on n'en change plus.

Bientôt arrive un cahot si fort, que la veuve Flambard saute et, en retombant, écrase presque le blanchisseur. Celui-ci jure. Bibi s'en est arrêté. Madame Flambard descend de la voiture, en disant :

— Je ne veux pas rester là plus longtemps... Ah ! une idée !... je vais monter dans la petite charrette qui nous suit ; je me mettrai sur ma malle, et je serai cent fois mieux que là...

— Mais, madame Flambard, cette charrette est déjà bien chargée, l'âne semble avoir de la peine à la tirer, si vous vous mettez dessus, il ne pourra plus marcher.

— Bah ! je ne suis pas si lourde !... Les ânes sont, en général, très-forts. Quand ils ne veulent pas marcher, c'est par paresse. Mais je vais prendre le fouet du petit garçon, et je parie que je vous laisse en arrière.

Madame Flambard court à la charrette. On l'entend bientôt qui se dispute avec le petit garçon, qui ne veut pas lui confier son fouet.

Elle s'en empare cependant, monte dans le pauvre véhicule, grimpe sur les malles, s'assoit en avant, prend les guides et se met à fouetter l'âne, qui, à la grande surprise des voyageuses de l'autre voiture, se met à galoper et dépasse bientôt Bibi.

— Vous voyez comme je conduis, moi ! dit la veuve en jetant un regard moqueur sur le blanchisseur ; voilà un âne qui va mieux que votre cheval !

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 24 Mars 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des États-Unis subissent un escompte de 10 pour cent.

L'ALBANI.

La semaine prochaine une canadienne des vieux pays viendra chanter à Montréal.

Le *Grognard* lui souhaite la bienvenue la plus cordiale.

Madame Albani n'est pas une chanteuse *clairotte*. Elle a une voix qui peut prendre des *sheer* comme pas une de celles que nous avons entendues jusqu'aujourd'hui.

Les Canadiens iront en masse au Queen's Hall pour l'applaudir. Ça sera leur devoir, car l'Albani est uno des nôtres.

Le programme du concert de Madame Gye ne manquera pas de plaire au public canadien. Nous donnons aujourd'hui ce programme à nos lecteurs.

1ère Partie.

Ouverture. — Le canif de Balzac par la Bande des Trois Demiards.

Discours. — Par M. Charles Thibault.

Chant. — Romance. *Ah ! non vous n'êtes plus la même*, par Madame Albani.

Violon. — Variations sur l'ariette *Robidibidoux j'ai vu au vent*, par M. De Sèvre.

Comédie. — *Une minute trop tard* par MM. Marion et Varin.

Conférence. — Par M. J.C. Robillard, pour prouver que l'Albani a du sang sauvage.

Chant. — Solo. *Mari Calumet va se marier !*

Chœur. — *Cinq pistres en 8 jours*, par les policemen de Montréal sous la direction du sergent Dreyfuss.

M. Poudrier passera des boîtes à surprise parmi les spectateurs. Des ventilateurs joueront pendant toute la soirée.

God Save the Queen Albani forever.

Poésie d'Atelier.

Ravoninahitriniarivo
Ramanirakaudrianisa
Marikarabibisoa
Ranjalahyatachi
Baragilanojnashivari
Kilamanifarapassylao

Samatirabijalamajoraniko

Lorsque le prote a aperçu ces lignes sur la pierre, il a demandé aux typos qui avait fait ce pâte. Il a paru perplexé et troublé lorsqu'on lui répondit que c'était la liste des envoyés malgaches.

Correspondance.

Monsieur, le rédacteur, connaissant l'encouragement que donne votre journal au véritable mérite, je vous prie de vouloir bien publier les vers suivants.

La poésie est cultivée en Canada comme on peut s'en convaincre par la pièce qui accompagne cette lettre. La voici telle qu'elle est sortie des mains de son créateur :

- "Ludger, mon bien-aimé,"
- "Unique consolation de mes jours"
- "Donne moi donc ton amitié"
- "Garde moi aussi ton amour"
- "Espérerai-je aussi de l'obtenir"
- "Réciprocité de tendresse à n'en plus finir"
- "Cher Ludger des délices de mon âme,"
- "Habiterai-je toujours auprès de toi" ?
- "Ardente et vive serait ma flamme"
- "Puisses-tu en faire autant pour moi !"
- "Uniquement en toi seraient mes intentions"
- "Très franches et très sincères seraient mes affections"

Tout à vous,

Fan-Fan.

Nous publions à titre de curiosité littéraire la lettre suivante que nous envoie un ami du journal :

Montréal, le 16 Février 1877

Mon cher Ami,

Je suis très heureux en réponse de ta lettre qui m'a fait un doux plaisir inexprimable de recevoir avec temps de respects et d'honneur, vraiment je suis jaloux de voir tes projets marcher aussi rapidement dans les magnifiques progrès du grand Mont Christo. Arthabaska ville, si florissant pour la prospérité de ses nationales entreprises.

Cependant, comme je suis très pressée mon cher Joseph, ami si sincère et fidèle, je suis présentement à t'énumérer ces détails ici, qui sont premièrement, comme voyant les pertes que j'ai fait de papa et maman les défunts, et vraiment je dis que je suis orphelin et misérable, car je suis dans ce moment ici, à travailler chez M. X..., imprimour dans la rue St-Jean-Batiste, pour encore, la semaine prochaine, après cela, je va voir ou j'irai me retrouver de l'ouvrage, car remarque très bien, dans ces temps ici, il y a dans Montréal, plus de monde à rien faire qu'il y en a d'employer, actuellement, comme commis, pas grand chance, comme dans d'autres situation, comme imprimour ou autre emploi quelconque, il

n'y a rien de bien avantageux. Je suis sur le départ prochainement, soit que je soient favorisé d'une manière ou de l'autre, je serai sûr un arrêt pour bien faire ou mal faire, comme Dieu voudra me protéger, cher ami, comme je suis impatient, misérable et esclave, sans joie ni bonheur, il me semble que dans ce bas monde, il y a plus de damné que de sauvé. Veux-tu voir ces jours ici, M. Tansignant à l'Union des Cantons de l'Est, et lui demander comme j'aimerais à retrouver travail chez lui, dit lui ceci, que s'il veut mêmes ouvrages je m'arrangerai bien, et je resterai toute ma vie avec lui. M. S... demande lui donc on allant le voir pour moi s'il veut lui parler pour moi, et lui dire que je resterai avec lui toute ma vie et je mangerez avec lui. Écrit donc aussi à M. Wilfrid Laurier, à Ottawa pour moi, pour me donner une place pour écrire à la Chambre des Communes à Ottawa, je te récompenserai très bien cette automne, j'irai me promener, rien de nouveau, je serai content si tu me trouve une place pour la vie.

L'œuvre Joseph, on est fait mal chanceux et malheureux. Comme je te recommande, avec sympathie et douceur, mes demandes, voit donc à me placer, je suis ennuyé, et je suis beaucoup malheureux, pas de père ni de mère. Écrit à M. Laurier à Ottawa pour moi, immédiatement, car je veux que tu me répande sans faute la semaine prochaine, car, je suis incertain ou certain d'aller d'un bord ou de l'autre, et je va changer de pension la semaine prochaine, vers samedi. Écrit moi à la même place, et au même numéro. J'ai passé mes cinq années dans une longue absence, figurée de bonheur et malheur.

J'ai fait de l'argent et j'en ai beaucoup perdu. Rien de joyeux, dans Rauses-Point le printemps dernier, j'ai été travaillé du métier, chez M. Lovell, imprimeur, travaillant à la pièce, à trente centins le mille, j'ai fait jusqu'à \$40 par mois, ça n'était pas trop vilain pour un bossu comme moi.

P. S. Cher Joseph, je suis reparti encore sur ces plis de cette fouille de papier pour te donner encore quelques remarques sur mes affaires actuels.

Comme j'ai dit il y a quelques instant que nous étions dans les convictions malheureuse à déplorer ces événement si pénibles et douloureuse pour moi véritablements les actives affaires ne sont plus les mêmes, les portefeuilles ne sont plus même les héros de triomphe d'autrefois. S'est impitoyable et désastreuse des années aussi malchanceux.

Tu apprendra aussi que j'ai été travaillé à Ottawa l'automne dernier, et à Hull de l'autre côté de la rivière d'Ottawa, et dans les deux places différentes, j'ai exercé de mon métier, j'ai plus fait de dottes que j'ai fait d'argent, chez travaillé pour l'Avocat N..., j'ai sacrifié quinze jours de travail, et j'ai pu que retirée, de quinze jours de travail, \$5 était convenu avec lui de me payer par semaine \$9

par semaine, et de là, j'ai été à la basse ville, à Ottawa.

Je suis ton tendre ami.

P. D.

LE PETIT PAQUET.

Malgré son toupet natif, c'est avec une appréhension véritable que M. Edgar du Muséum est monté en chemin de fer pour se rendre au château des Boulimie. Songez à quel point la situation embarrassante !

Des amis communs, pour mettre à même de "restorer le blason", avaient manigancé un mariage entre Mlle Boulimie et lui.

Doux millions de dot, M. Boulimie, et très jolie ! Les parents avaient marché rondement, et, comme la petite mourait de vie d'être vicomtesse, on était tout de suite tombé d'accord. Sagement, jusqu'à ce jour là, les fiancés ne s'étaient vus qu'en photographie, et pour les présenter l'un à l'autre, le père Boulimie avait invité son futur gendre à venir passer quelques jours dans son château de la Castrale. Edgar avait donc fait sa malle, qui avait remplie de ses gilets les plus séduisants, de ses jaquettes les plus irrésistibles, et il avait pris le train, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

* * *

L'accueil de ses futurs beaux-parents fut tellement cordial qu'il en devenait attendrissant. Le père Boulimie l'embrassa, la mère Boulimie aussi, et la petite Boulimie, avec un empressement bien rare chez les fiancées à une première entrevue, insista pour le débarrasser elle-même de son chapeau et sa canne. On le conduisit processionnellement à sa chambre, et, pendant qu'il faisait sa toilette, M. Boulimie l'attendit dans le corridor pour le conduire dans la salle à manger.

Pendant le dîner, ce fut une suite ininterrompue de présentations. Mme Boulimie lui remplassait continuellement son assiette. M. Boulimie lui versait à boire, et Mlle Boulimie lui coupait du pain comme si elle eût été payée à l'heure pour cola.

Le jeune du Muséum était à la fois touché et enlante, et il se sentait déjà tout amoureux de sa future lorsqu'arriva l'heure de repos.

De nouveau, tous les Boulimie le conduisirent à sa chambre, et enfin il resta seul...

* * *

Il y avait longtemps qu'Edgar du Muséum aspirait après ce moment. M. Boulimie avait tellement chargé son assiette que son estomac lui paraissait peser un poids inaccoutumé. Aussi, après avoir laissé cinq minutes s'écouler, se mit-il à explorer la maison à pas de velours.

La première porte sur laquelle il tomba, ayant été celle d'une chambre à coucher, il s'enfuit avec précipitation, et, véritablement affolé par ce début malheu-